

Et d'autre part (dont nos jours sont heureux)

Le beau verger des lettres plantureux

Nous reproduit ses fleurs à grands jonchées

Par ci-devant flétries et séchées

Par le froid vent d'ignorance et sa tourbe

Qui haut savoir persécute et détourbe,

Et qui de cœur est si dure ou si tendre

Que vérité ne veut ou peut entendre.

O Roi heureux, sous lequel sont entrés

(Presque pérés) les lettres et Lettrés !

Certes, ô Roi, si le profond des cœurs
On veut sonder de ces Sorboniqueurs,
Trouvé sera, que de toi ils se deulent.
Comment douloir ? Mais que grand mal te veulent,
Dont tu as fait les Lettres, et les Arts
Plus reluisants que du temps des Césars :
Car leurs abus voit-on en façon telle.
C'est toi qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil voit mainte vérité,
Qui sous épaisse et noire obscurité,
A fait tant d'ans ici-bas demeurance.
Et qu'est-il rien plus obscur qu'ignorance ?

Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. Mais par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon âge rendue ès lettres, et je vois tel amendement que de présent à difficulté serais-je reçu en la première classe des petits grimauds, qui en mon âge viril étais (non à tort) réputé le plus savant dudit siècle. [...] Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, Grecque sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant, Hébraïque, Chaldaïque, Latine. Les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, qu'il m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinian n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant. Et ne se faudra plus dorénavant trouver en place ni en compagnie qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps.

Pantagruel, chap. VIII.

Sacrés coteaux, et vous saintes ruines

Sacrés coteaux, et vous saintes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
Vieux monuments, qui encor soutenez
L'honneur poudreux de tant d'âmes divines :

Arcs triomphaux, pointes du ciel voisines,
Qui de vous voir le ciel même étonnez,
Las, peu à peu cendre vous devenez,
Fable du peuple et publiques rapines !

Et bien qu'au temps pour un temps fassent guerre
Les bâtiments, si est-ce que le temps
Oeuvres et noms finablement atterre.

Tristes désirs, vivez doncques contents :
Car si le temps finit chose si dure,
Il finira la peine que j'endure.